

PARIS
 Rédacteur en chef
JULES LERMINA
 BUREAUX
 17, Rue Vivienne

LE REFUSÉ

LYON
 Directeur
JULES FRANTZ
 BUREAUX
 39, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Notre dernier numéro, contenant la charge du *Progrès*, ayant été complètement épuisé, l'Administration du journal vient de faire un nouveau tirage.

A partir d'aujourd'hui on trouvera ce numéro au bureau de vente, rue Tupin, 34.

Le REFUSÉ prépare une grande surprise à ses lecteurs. Nous nous expliquerons Samedi prochain.

PARIS

Notes du Refusé

Pendant que nous ne voyons de tous les côtés que des sujets de rire, de dégoût et de mépris; pendant que nous assistons en spectateur écœuré au défilé des mensonges, des bassesses, des vanités et des trahisons humaines, un journal, la *France*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, essaie de nous enlever à bras tendus et à bon sens raccourci dans le pays des songes.

C'est en effet une belle et noble mission que celle qui consiste à ranimer le courage de ceux qui désespèrent, en détournant leur vue des réalités humaines, pour leur faire faire une heure et demie de fiacre dans la riante contrée des chimères.

Il faudrait en vouloir beaucoup aux lecteurs du *Refusé* pour les priver de la petite distraction suivante, qui ne manquera pas de leur rappeler le trente-deuxième tableau du *Pied de Mouton*.

Voici, dans toute sa primitive naïveté, le récit du journal la *France*:

« On sait que la statue de l'empereur Napoléon I^{er}, qui couronnait autrefois le sommet de la colonne Vendôme, a été transférée au bout de l'avenue de Neuilly, au rond-point de Courbevoie. Mardi 5 mai, jour anniversaire de la mort de l'illustre captif, les spectateurs placés sous l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, dans l'axe de l'avenue de la Grande-Armée, pourront voir le soleil se coucher (à sept heures un quart) derrière cette statue; la tête du héros sera comme environnée d'une auréole de feu, image de son apothéose. Cette circonstance curieuse se reproduit chaque année à pareille époque et se représentera aussi le 7 août prochain. »

On voit que l'imagination du rédacteur de la *France* vaut bien celle des rédacteurs du *Monde* et de l'*Univers*, et si ces deux derniers journaux ont le mérite de découvrir des miracles religieux, la spécialité de trouver des miracles officiels revient de droit au premier.

Cependant un doute s'élève en moi, et le romancier qui rédige les faits divers du journal la *France* me permettra de lui en faire part. On a beau posséder une foi à renverser des montagnes, même masquées, il y a des objections auxquelles on ne se soustrait que difficilement.

Bien que le jour anniversaire de la mort de Napoléon I^{er} soit le 5 mai, ne pourrait-il pas arriver que la pluie tombant ce jour-là, le soleil

ne parût pas? Or, dans ce cas, le miracle n'aurait donc pas lieu.

Il est vrai que puisqu'on a trouvé le moyen de faire de la photographie sans soleil, on pourrait de même posséder le secret de faire des miracles sans ce puissant auxiliaire, mais encore faudrait-il que la *France* nous expliquât son procédé.

Il est vrai que la *France* nous renvoie au 7 août prochain, assurant que le miracle se reproduit encore à cette époque, mais comment ce journal veut-il que nous passions les trois mois qui nous séparent du moment bienheureux? Quelles tortures! quelles angoisses! A quoi occuper le temps, et si par malheur il pleut de nouveau le 7 août, que faire pour voir la tête du héros entourée d'une auréole de feu? Devons-nous brûler des flammes de Bengale derrière la statue, et si nous employons ce procédé qui n'est qu'un truc, le miracle aura-t-il lieu? Pourquoi la *France* ne nous dit-elle rien sur cet important sujet?

Je vais de ce pas dans l'axe de l'avenue de la Grande-Armée, mais je vous préviens que j'emporte mon parapluie.

GEORGES PETIT.

LYON

La Foi, l'Hospital et la Charité.

LE PÈRE FÉLIX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Comment!...

Voilà bientôt quinze jours qu'un des pasteurs les plus soigneux du troupeau français, quinze jours qu'un des soleils les plus éclatants de l'éloquence catholique fait entendre sa voix aux brebis lyonnaises dans l'église ou plutôt le palais des Pères Jésuites, et le *Refusé*, un organe grincheux s'il en fut, n'en a pas soufflé un mot.

Nous méritons d'autant plus le blâme de ceux qui nous lisent, qu'il n'a pas fallu moins... d'une lettre de réclamation pour nous faire sortir de notre apathique indifférence. Une de nos lectrices assidues, partisane de l'enseignement secondaire, nous a fait observer que si, par extraordinaire, les séances du père Félix de la C^{ie} de Jésus obtenaient le résultat désiré, le *Refusé* en serait moralement responsable.

Enu des terribles conséquences qui pourraient résulter d'un pareil oubli, j'ai bravement pris la résolution d'assister à une séance, et tout en calculant combien il faudrait de lunes pour faire un « soleil » aussi luisant, je me suis dirigé, un de ces jours derniers, du côté de l'établissement où travaille le célèbre orateur.

D'abord, chose fort désagréable, il m'a fallu faire queue. Enfin, après une heure et quart, la queue s'est raccourcie et je me suis trouvé à l'entrée, c'est-à-dire au contrôle. Là j'ai trouvé... devinez quoi... un tourniquet!!! flanqué de deux sœurs... et qui siégeaient fort bien, ma foi!

Quoique un peu étonné par cet appareil mercantile (le tourniquet), je me disposais néanmoins à m'infiltrer dans l'intérieur.

— Où allez-vous, Monsieur?
 — Mais au sermon, apparemment!
 — Votre billet?
 — Quel billet...
 — Votre carte d'entrée? On n'entre pas sans cela.
 — Mais... je suis journaliste.
 — Nous ne faisons pas de service à la presse, prenez votre billet là, à gauche.
 — Ah!... enfin.

J'allai à l'endroit indiqué et m'adressant à la bureau:

— Monsieur... pardon, madame... pardon, mademoiselle, je désirerais une place de paradis assis.
 — Il n'y en a pas, Monsieur, voici une stalle. — C'est cinq francs.

— Cinq francs!!... fichtre, c'est cher la parole de Dieu, quand elle passe par la bouche d'un homme.

— Monsieur! cet homme...

— Je sais ce que vous allez me dire — c'est un artiste de Paris! Mais ce n'est pas une raison pour augmenter autant le prix des places. Cinq francs!... le prix d'un fauteuil à l'Africaine!... Enfin... A quelle heure ça commence-t-il?

— A l'instant, Monsieur.

Je donne mes cent sous, je prends mon billet, et tout en me promettant bien de revendre ma contremarque j'entre dans l'église.

Mais il était écrit que je n'entendrais pas le Père Félix, de la C^{ie} de Jésus, ce jour-là. Impossible de me caser, tout était plein, pas le moindre strapontin.

Furieux je retourne au contrôle:

— Madame, je suis très-mal à mon aise et je ne vois pas la salle.

— Vous pouvez entendre, Monsieur, et c'est le principal.

— Mais, madame, je ne tiens pas à entendre, je suis venu uniquement pour le coup d'œil. Je suis journaliste, madame, et... mal placé; dans mon compte-rendu je vous éreinterai votre Sujet.

— Ça nous fera de la réclame.

— Une dernière fois, madame, rendez-moi mes cent sous ou faites-moi voir le Père Félix de la C^{ie} de Jésus, je ne connais que ça.

— Revenez demain.

— Demain je vais entendre Geoffroi et mes moyens ne me permettent pas plusieurs distractions par jour.

Voyant bien que je ne pourrais rien obtenir de cette dame, je pris le parti de revendre mon billet au rabais 3 fr. 25, c'était pour rien.

Tout en revenant je me fis plusieurs demandes:

Quels peuvent être les engagements du Père Félix de la C^{ie} de Jésus à l'église de la rue Sainte-Hélène?

Parle-t-il à l'année, au mois ou au cachet?

A-t-il une somme assurée d'avance sur les recettes brutes ou bien partage-t-il purement les bénéfices de chaque représentation, avec le directeur de l'établissement?

M. d'Herblay a-t-il le droit de prélever celui des pauvres?

Tout autant de questions, chers lecteurs, auxquelles je me déclare incapable de répondre.

DIDAY — HÔPITAL.

La semaine passée, dans un article trop long du tout, M. le docteur Diday, rédacteur et chef de la *Gazette Médicale*, souhaite pour emplacement à notre future Ecole de ce nom... les graviers et les exhalaisons de la Lône!...

Savez-vous, cher penseur, que si, en agissant de cette façon, vous servez les intérêts des propriétaires qui possèdent quelques cailloux dans ces marécages, vous vous aliénez toute la jeunesse médicale présente et future?

Vous n'avez donc jamais été jeune, ô Monsieur Diday! et l'organe qui fonctionne sous votre blanche flanelle n'a donc jamais battu... plus lentement une fois qu'une autre fois?

Et pourtant, sévère disciple d'Hippocrate, régénérateur des masses! vous qui possédez du baume pour toutes les plaies, permettez-moi de vous faire observer, — avec tout le respect qui vous est dû, — que, dans cette circonstance, vous n'avez pas agi avec cette générosité qui caractérise ordinairement vos moindres actions; et que vos confrères de l'avenir apprécieront médiocrement la singulière sollicitude que vous leur aurez témoignée, en les reléguant dans la patrie de Laracine, sous prétexte que celle des sciences médicales doit être cultivée dans la solitude et l'éloignement d'un certain monde de la ville.

A côté de Laracine!... O sublime et intéressé consolateur des affligés! en conseillant d'accoupler ainsi les bêtes et... ceux qui ont la prétention de ne pas l'être, votre luxuriante chevelure n'a pas frémé jusqu'à la racine — du bois dont elle est faite?

Car, grand homme! parmi ces étudiants, ces internes, ces pharmaciens, puisqu'il est permis de les appeler par leur titre, il y a des jeunes gens « jeunes! » qui ne demandent que *plâtres* et *basses*, à la seule condition que ce soit en dehors de l'atelier commun et que votre proposition, si elle est agréée, jettera dans un veuvage forcé.

Peut-être, nouveau conservateur (1) de la morale

(1) Mot sucré par l'imprimeur.

lyonnaise, vous êtes-vous dit que, grâce à l'éloignement de la future Ecole, les professeurs ne seront pas tentés de compromettre leur loge dans des coulisses de théâtres ou autres lieux... à femmes.

« — Mais de la tenue, mes enfants, devez-vous vous écrier, la médecine dégénère! Que diable! si nous « nous donnons tant de mal pour être digne, modéré, « austère!! c'est afin que cela vous serve d'exemple.

« Quant à nous, simples fourriers de l'humanité in- « disposée, n'oublions pas qu'une bonne réputation est « le seul luxe qui élève la profession de médecin. »

Assurément, célèbre docteur, voilà le sens sinon le texte des paroles prononcées par vous au milieu de ces rigides réunions... scientifiques et intimes que vous aimez tant à présider.

De tout ce verbiage il faut pourtant conclure.

Sachez, M. Diday, que l'homme qui est né studieux et vaillant au travail, — partout — saura trouver la « solitude » dont il a besoin, et que celui qui est léger et libertin rencontrera des occasions — partout. — L'antiquaille de l'âge n'arrêtera rien, au contraire.

Allez-vous vous rendre populaire à Lyon, cher docteur!

Aussi songe-t-on déjà à vous élever quelque chose quelque part!

Comme vous n'êtes pas encore assez en pied pour avoir une statue idem, on vous taillera un tout petit, tout petit buste en plâtre que l'on tirera à un grand nombre d'exemplaires, que l'on vissera en haut de ces discrètes stations qui scandent nos quais et dont le couronnement semble attendre une boule quelconque.

Vous serez évidemment cette boule-là, cher docteur, et au-dessous nos mains reconnaissantes traceront cette épitaphe — sobre mais digne:

A DIDAY
 L'HUMANITÉ.

LE RÔTI, S'IL VOUS PLAÎT?

Il nous revient de l'hospice de la Charité une histoire tellement grotesque que nous ne pouvons résister au désir de la raconter, sous toute réserve, à nos lecteurs.

Tous les ans, au 1^{er} mai, le personnel de la Charité: administrateurs, chirurgien, internes, sœurs, prêtres et vieillards, monte processionnellement à Fourvières.

Cette année-ci, le chirurgien et les internes crurent devoir s'abstenir de paraître à cette pieuse cérémonie. Le lendemain grand émoi dans Landernau: un administrateur, le visage irrité entre au réfectoire pendant le déjeuner des internes, et leur adresse ces simples paroles:

« Messieurs, la conduite que vous avez tenue hier est « indigne, et avant qu'il soit longtemps vous vous re- « pentirez de votre coup de tête. »

Il dit et sort plus gravement encore qu'il était entré. Le déjeuner continue aussi gaiement qu'avant, pour ne pas dire plus. Mais, quel n'est pas l'étonnement de messieurs les internes, lorsque arrivés au rôti ils ne le voient pas paraître.

Absence étrange.

On se regarde, on s'inquiète, on se questionne, et finalement on va aux informations. Voici la réponse de la cuisinière en chef:

« Messieurs, par ordre supérieur, le rôti vous est « supprimé! »

Bing!...

Eh bien! bravo! voilà des représailles! et même, si j'avais été à la place du « pion », internes et chirurgien, je les aurais tous flanqués au pain et à l'eau... avec quelques jours de cachot, pour leur apprendre à être plus obéissants une autre fois.

Il faut savoir se faire respecter des moutards.

N'est-ce pas, monsieur le « pion? »

Jules FRANTZ.

LE MUR DU VOISIN

Echos de la vie privée.

ÉPIQUE DE CAMPAGNE.

Tout à l'extrémité d'un chemin de campagne, d'un agreste sentier bordé de haies et de fleurs, une dame du lieu, — nymphe un peu rassée(1), — menait paître les objets de sa tendresse: une chèvre et un mouton.

(1) ? J. F.

En sens inverse et venant par devers elle, le maire de la localité, homme honorable et bien placé, magistrat émérite, faisait les honneurs du pays et de ses environs à deux jeunes femmes de sa connaissance venues le visiter quand tout fait vert dans la nature : arbres et prés.

D'ici, et le journal à la main, vous voyez le tableau.

D'un côté, broutant et tricotant, de l'autre, causant et devisant, bêtes et gens s'acheminaient donc : bêtes et gens, comme deux locomotives prêtes à se heurter par la force des choses ou la faute des gens, s'avançant à l'encontre les uns des autres. Mais aussi, comme pour ces dernières, lorsque la main de Dieu et celle des hommes, les lancent à fond de train sur une seule et même voie : le choc eut lieu ! et nos promeneurs, au moment donné, se trouvèrent nez à nez, face à face. — Ne nous faut-il donc pas toujours, et en tout, subir la loi des conséquences ? Puis, comment l'éviter quand la ligne droite, impitoyable de logique, ne laisse pour s'esquiver que la retraite honteuse et défaillante ?

S'esquiver !... nul n'y pense, et, de part et d'autre, on subit le tout sans trop se plaindre. — La nymphe au teint bruni fait deux pas en avant... trois, monsieur le maire, si bien que tous deux au premier plan, l'un laisse à trois pas derrière lui les deux jeunes femmes qu'il pilote... l'autre sa gent moutonnaire.

Des compliments, je n'en dis mot, on les connaît... ils sont d'usage, et nos gens s'en acquittèrent au mieux. — Monsieur en homme qui sait vivre... Madame en femme qui sait parler.

La reconnaissance opérée — le mot d'ordre échangé, on allait se séparer, satisfaits et contents, quand tout à coup, et lorsque nul n'y songe, la dame bergère se ravisant, revenant sur le pas fait, s'écrit, en montrant à son voisin d'un geste superbe et conquérant, vainqueur et convaincu, les deux bestioles qui paissent, en regard des compagnes de ce dernier, à trois pas derrière elle. « Et moi aussi, monsieur le Maire, j'ai deux petites bêtes que je mène !!! »

Celles qu'elle improvisait ainsi bipèdes de race, rient beaucoup de la comparaison et rient encore quand elles y pensent.

V. REYMOND.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 16)

A. LAUSSEL

Directeur de l'HARMONIE LYONNAISE

ROBERT MACAIRE.
Entre nous convenons qu'il nous a malmenés.
BERTHARD, avec emphase.
Méprisons le manant, nous qui sommes bien nés !
La Sérénade avortée (acte II, scène IV).

AU PHYSIQUE :

Plutôt laid que beau. — Plutôt petit que grand. — Plutôt mûr que jeune. — Baissant toujours la tête, ce qui lui donne un peu la tournure d'un vieux moine récitant son chapelet, et tout à fait celle de Diogène cherchant des bouts de cigares.

AU MORAL :

Complaisant. — Bon ami. — Et d'une grande probité. — Ne se met jamais en colère, si ce n'est lorsqu'il entend parler de l'Union Chorale. — Ennemi juré du bruit et de la réclame. — Mourra entre deux religions, mal à son aise.

EN MUSIQUE :

A du talent comme violoncelliste et pianiste accompagnateur. — Bat la mesure, mollement c'est vrai, mais régulièrement. — Compositeur de la musique religieuse, à Pâques surtout. — Organiste au Temple protestant et professeur chez les Dominicains. — Exécutant capable et consciencieux, mais piètre orphéoniste.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Sait parfaitement que la précipitation est contraire au bon ordre. — Aussi fait-il régulièrement son kilomètre en 4 heures. — Est sujet aux épidémies de cantates. — Souffre horriblement d'une indigestion d'épingle. — Et d'une lettre anonyme de... ? — A quelques cheveux dans son existence. — Ce qui ne l'empêche pas d'être un bon zigue, qui, bien que professeur dans les congrégations, n'est ni béat, ni cafard.

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

LETTRE

BONAVENTURE FURET

IX

L'Ouvrier et le Voyou.

Lorsqu'on veut se donner une idée d'une règle, il ne faut pas s'en tenir exclusivement aux exceptions. Pour étudier la société, il faut ne pas se borner à ses membres privilégiés comme fortune ou comme position, mais voir surtout ceux plus nombreux qui forment la classe la plus remuante, la plus vivante, en un mot, plus digne d'étude.

Comme les autres castes, le peuple a une échelle, une sorte de hiérarchie et mille différents aspects. Il a son aristocratie, de même que la noblesse du sang a son bas-fond, et ses deux termes extrêmes sont l'ouvrier et le voyou.

L'ouvrier est un homme qui a l'honneur de travailler.

C'est l'œuvre qui le constitue, et à ce titre, il y a des ouvriers laboureurs, des ouvriers poètes, des ouvriers rois ; partout où il y a un outil, il peut y avoir un ouvrier, que cet outil soit un sceptre, une charrue, une lime, un rabot, un ébauchoir ou une plume. Mais, de tous, c'est celui qui porte la blouse qui m'intéresse au plus haut point. Je le retrouvai toujours en remontant jusqu'à la source l'histoire de tous les grands pas de l'humanité, je le retrouvai essentiellement courageux, immuablement fort, et foyer de cette vitalité qui donne un corps aux grandes pensées, une durée aux grands mouvements, un résultat aux grandes conceptions. Que la vapeur et l'électricité courent, que les vaisseaux sillonnent les océans, que les chocs bouleversent et fassent avancer le monde, il est là, toujours là, et partout sa main a laissé sa puissante empreinte. Il a des millions de bras qui étreignent l'avenir, le forcent à devenir le présent et révolutionnent la face de la terre.

Lorsqu'une grande chute étonne un siècle, ; lorsqu'un grand progrès s'impose, c'est lui qui bâtit.

Il est la force et la brutalité, car ces deux vertus sociales naissent des mêmes principes et vivent du même sang ; il a fait 89, au moyen de 93, c'est vrai, mais c'est à seule manière possible de faire de la politique : il raisonne en coupant des têtes. Songez donc aussi : être lion et trouver des renards qui vous disent : « »

« » — Que faire alors ? — Reprendre sa place, dût-on, pour ses raisons, éventrer à coups de griffes. C'est l'histoire du désert, c'est l'histoire de la civilisation.

De certains esprits animés en bien attendent la venue messianique d'un temps où tous les angles seront arrondis, où toutes les griffes seront coupées.

... Je l'espère, mais je n'y crois pas. Est-ce qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait des débris pour qu'il y ait production ? C'est l'universel tour de roue, la loi fatale du monde, la condition de la vie.

Je serais fâché que le peuple lût cela. — (Il ne faut jamais dire à un enfant : casse ton polichinelle.) — Mais je serais bien aise que d'autres y songeassent.

Tout le monde doit savoir ce que je viens de dire ; car qui donc n'a pas assisté aux tourments des éléments déchainés ? Qui donc n'a pas écouté la grande voix de l'ouragan ?

L'ouragan, c'est la nature
Qui, de sa puissante main,
Partout sème la pâture
Aux êtres du lendemain.
Les grains qu'elle dissémine
Vont germer et mûriront
Le ver, l'homme et l'étamine
Qui, l'hiver passé, naîtront.

Il est cette voix immense
Qui jette l'homme à genoux
Nous criant : Faites silence !
Je travaille ! Taisez-vous !
Je travaille ! tout va naître
Dans les mondes fécondés :
C'est la leçon que le Maître
Met sous vos yeux : Regardez !

Je suis la main prévoyante
Qui laboure le sillon,
Dont la récolte alimente
Toute la création.
Mon soc, en mordant s'engouffre
Pour faire germer le grain...
De la faim, ton frère souffre :
Comme moi, donne du pain !

Je frappe en courant le chêne
Et lui brise son bois mort.
En tout, l'inutile gêne,
Du bien enrayant l'essor.
Si l'homme à l'homme n'apporte
Aucun concours où puiser,
Il n'est qu'une branche morte :
Il gêne ; il faut le briser !

Je fais voler la semence
Des champs aux derniers déserts.
Rapprochant par l'abondance
Les deux bouts de l'univers :
Au loin jette ton obole.
Si loin sont les mendians.
Et prodigue ta parole
A tes frères ignorants.

Je soulève la tempête.
Emportant les alevons :
Homme, porte la conquête,
Fais des révolutions !
Renverse, non pour détruire,
Mais afin de recréer :
Ton audace ne doit nuire
Qu'à ce qui veut demeurer.

Je suis le bruit et la force :
Crie haut la loi du devoir !
Et, par ton exemple, forge
Les plus sourds à le savoir.

Montre son chemin au père.
Et son chemin à l'enfant.
Dis : l'insulteur est le frère
De l'empereur triomphant !

Je féconde : homme, fais naître !
Je suis la mort : sois soldat !
Je parle de Dieu : sois prêtre !
Notre tâche est un combat !
Sois père pour la faiblesse.
Frappe et courbe l'arrogant.
Avance !... avance sans cesse ;
Comme moi, sois l'ouragan !

Eh bien ! le peuple mâle et fort s'inspire de l'ouragan fort et mâle cominé lui, et celui qui ne comprend pas la nécessité brutale dans la force est fatalement brisé avec le bois mort.

Ce que le peuple ouvrier a de beau, de sympathique, c'est que ses mains caeleuses se font douces aux pauvres et aux enfants ; c'est que lui, le fort de la veille, on le trouve le lendemain aimant la guinguette et chantant la *Mère Godichon* après la *Marseillaise*. Il est comme ces gros bons chiens qui étranglent des hommes armés, et se font volontairement les souffredouleurs de tous les babies roses.

Je l'ai dit : l'ombre de l'ouvrier c'est le voyou, qui est aussi repoussant, aussi méprisable que l'autre est digne d'intérêt et d'estime. Le voyou, toujours partagé entre l'ivresse et la débauche, est comme un animal parasite attaché au corps social, et qui pullule dans la région des plaies. Qu'il soit voleur à la tire ou qu'il glisse aux heures sombres le long des trottoirs malsains, il porte comme le cachet prématuré de la correctionnelle ou des assises.

C'est lui qui fait le mouchoir du bonnetier en lui disant : « Mon prince. » C'est lui qu'on peut souler avant le vote ; c'est lui qui souille les révolutions en se faisant septembriseur ; c'est lui qui déshonore la barricade en assassinant derrière. — Il est la plaie de la société, il est la honte du peuple, et je tracerais en un trait son point de démarcation d'avec l'ouvrier, en disant :

L'OUVRIER EST UNE LAME DONT LE VOYOU EST LA ROUILLE (1).

E. MOREAU DE BAUVIERE.

Paris, 5 mai 1888.

Mon cher Frantz,

Bien que notre jeune et « fougueux » réducteur en chef fasse fi des vers, je vous en envoie quelques-uns, avec prière de les faire passer dans notre *Refusé*.

Ces alexandrins parlent d'un homme que j'ai connu, et qui fut généralement aimé et estimé pour son talent, ses opinions inébranlables et la droiture de son caractère.

J'ai nommé Kauffmann.

Bien à vous de tête et de cœur.

BARRILLOT.

A LA MÉMOIRE DE KAUFFMANN

Lutteur infatigable, il a fini sa tâche
En âme droite, en cœur honnête ou rien de lâche
Ne se montra jamais. Cet enfant de Lyon,
Ce penseur rugissant comme fait un lion
Alors que l'on touchait à la démocratie,
A la liberté sainte !
..... Mon cœur l'en remercie.
Son culte fut le droit et l'amour du devoir :
Quand il faisait la guerre aux abus du pouvoir,
C'est qu'en ami du peuple il défendait ses frères.
La mort clôt cette bouche aux paroles sincères,
Et lui brisant sa plume elle lui dit tout bas :
Pars, ta journée est faite et l'âme ne meurt pas !
Tu te reposeras où vont les âmes fortes ;
A tout libre penseur le ciel ouvre ses portes.
On salue en pleurant les vaillants qui s'en vont
Une palme à la main, une auréole au front ;
Et les cris des corbeaux, hypocrites en règle,
Ne monteront jamais à la hauteur de l'aigle ! ...

BARRILLOT.

LES BOULEVARDS

Adreuse nouvelle !

A l'heure où j'écris ces lignes, la situation est tendue entre la France et une puissance européenne. Laquelle ?

Un instant, j'ai pensé que ce devait être l'Angleterre, car nos voisins, ne pouvant se consoler de la mort de Théodoros, viennent de nous enlever Mlle Nilson et la Patti. Jusque-là, il n'y a pas grand mal ; mais ce qui

(1) Ne pas oublier, parmi les voyous, les gens qui se croient exempts d'être convenables, parce qu'ils ont un habit ; polis, parce qu'ils sont riches ; bien élevés, parce qu'ils sont ducs.

aggrave ce rapt de chanteuses, c'est que, dois-je le dire ? le marquis de Caux a suivi la Patti. Il est vrai que M. de Caux est marié civilement avec la célèbre Fauvette depuis la semaine dernière. Soit, mais si vous voulez bien suivre mon raisonnement, vous verrez combien de déductions terribles on peut tirer de ce fait en apparence inoffensif :

L'Angleterre enlève la Patti et le marquis de Caux la suit, donc l'Angleterre enlève le marquis de Caux. Or, le marquis est chambellan de l'Empereur, donc l'Angleterre enlève un chambellan de l'Empereur.

Mais, rassurez-vous, ce n'est pas avec l'Angleterre que la situation est tendue.

Ne serait-ce pas avec le Luxembourg ? Il y a quelques jours, une feuille se fonde dans cette principauté intermittente. Aussitôt l'*Opinion nationale*, le *Siecle*, l'*Avenir* entrent dans une colère inexplicable. — Pourquoi, disent-ils, cette feuille qui pousse au printemps affecte-t-elle des teintes violacées, il y a du dossier n° 6 là-dessous. — L'*Union*, à qui on ne demandait rien, répond : La nuance n'est pas vert grenouille. — Le *Figaro* insinue que l'*Union* devrait préférer le violet, qui est la couleur des évêques, au vert qui est celle affectée par les écrivains. — Le *Hanneton* fait remarquer que les écrivains ne sont verts qu'avant la cuisson, et M. de Girardin clôt le débat par un trait de génie : J'ai une idée, s'écrit-il, si nous parlions d'autre chose !!!

Pendant ce temps-là, le journal luxembourgeois compte peut-être avec terreur le peu de jours qui lui restent à vivre.

Et la situation n'est pas tendue de ce côté-là.

S'il m'était permis de parler politique, je vous dirais que la situation n'est tendue ni avec la Prusse, ni avec la Russie, ni avec... mais je ne veux pas parler politique, lisez la *Liberté*.

Dans le *Figaro* de ce matin, Auguste Villemot prétend que M. de Villemessant est fort intelligent. Je ne conteste pas l'intelligence à M. de Villemessant, mais je trouve fort étrange qu'il se laisse congratuler ainsi dans sa propre boutique. Un jour j'avais écrit : L'article spirituel de mon ami Frantz ! On effaçait le mot, et j'ai manqué d'être mis à la porte.

La chose se passait dans une classe de philosophie ; le professeur avait remarqué à plusieurs reprises que le jeune Froment ne prêtait aucune attention à la leçon.

— Monsieur Froment, s'écrit-il, à quoi pensez-vous donc, que vous ne suivez pas le cours ?

— Pardon, Monsieur, je pense, donc je suis.

Emile LAMERY.

CURIOSITÉS LYONNAISES

L'HORLOGE DE SAINT-JEAN (1)

(SUITE ET FIN)

... Trois fois il chante, trois fois il bat des ailes... puis une petite porte s'ouvre, puis Marie apparaît dans une chambre étroite et obscure, puis un ange, Gabriel assurément, s'avance et la salue. ... La Vierge se lève et s'incline... Il semble parler, elle semble écouter ; il s'anime, elle sourit ; il presse, elle mûrit. ... Soudain, la chambrette s'emplit comme d'un clair de lune, et par le toit entr'ouvert descend une blanche colombe. — La porte s'est refermée. ... Alors, dans un ciel plein d'anges et de nuages paraît le Père Tout-Puissant et Eternel... sa droite s'étend sur la cellule silencieuse, et la bénit... le mystère s'accomplit ! ...

Et le coq redouble le battement de ses ailes, et des lions rugissent en roulant de gros yeux... dans le ciel les nuages vont et viennent effarés ; la multitude des anges s'agit autour du Père, calme et majestueux... quelques-uns, debout auprès de petites cloches, élèvent et abaissent leurs bras en cadence, et les oreilles sont ravies par un carillon mélodieux : on dirait un chant divin soupiré par le vieux génie de la cathédrale... *ut quem laus*...

... Bientôt tout se tait, tout se calme... on a vu la blanche colombe remonter aux cieux, l'Eternel se perdre dans les nuages qui s'évanouissent... ; doucement la petite porte se rouvre et se referme... Gabriel passe, disparaît comme un souffle... Le mystère est consommé ! ...

Et l'heure sonne ! ...

... Alors, sur ce cadran ovale qui pare la face droite de l'horloge, une aiguille recommence la course invariable que, d'un lever de soleil à l'autre, elle accomplit vingt-quatre fois...

Tel le Temps, image mobile

De l'immobile éternité !

Comme cette étrange aiguille sait s'accourcir et s'allonger pour suivre de la pointe, avec fidélité, sa route elliptique et mesurer exactement les soixante pas égaux qui lui ont été marqués sur le bord de l'ovale ! ...

Chaque fois qu'elle achève le tour de ce cadran, se renouvelle le spectacle qui vient de nous émerveiller !

A minuit, l'intérêt de ce spectacle croît singulièrement ! ...

Voyez-vous au-dessous de la cellule de la Vierge Marie, entre ces deux statuettes d'anges, voyez-vous une niche ? et dans cette niche distinguez-vous une forme immobile ? ... Hier, dimanche, cette forme représentait le Christ sortant du sépulchre ! ... Demain, se tiendra là saint Etienne, le premier patron de cette basilique ! ... Mercredi, lui succédera saint Jean ! ...

(1) Voir le n° 24 du *Refusé*.

Puis, le Christ reparaitra, jeudi, élevant une hostie ; vendredi, courbé sous une croix !... Samedi, ce sera le tour de la Sainte Vierge !... Cette nuit, au moment où

L'esprit de minuit passe, et, répandant l'effroi, Douze fois se balance au battant du beffroi !

La Mort a paru là soudain !... La voilà qui trône dans cette niche !...

Et certes, la Mort est la véritable divinité de cet édifice ruineux !...

Tous ces automates ont sans doute vécu cette vie factice dont nous venons de raconter les phases ! Tous ces phénomènes rêvés par les Lippius et les Nourrisson, se sont sans doute produits sous le souffle de leur génie !... Mais combien tout cela a été éphémère !... Vers le milieu du XVIII^e siècle, un artiste lyonnais, Charmy, a tenté de ranimer ce grand corps immobile et muet... vains efforts !... Le voilà encore sans mouvement et sans voix !...

De temps à autre, un bedeau, alléché par l'espoir de quelques centimes, s'évertue à galvaniser ce cadavre !... Il lui plonge la main dans le ventre... et l'on entend des ressorts rouillés, des rouages usés, des engrenages délabrés, qui craquent, geignent, grincent, orient... et l'on voit le coq éclopé entr'ouvrir son bec égueulé dans lequel expire un petit râle rauque ; une aile péniblement se soulève, et lourdement retombe !...

Alors, les autres personnages, Père-Eternel, Vierge Marie, anges, lions, etc., tous vermoulus, estropiés, manchots, épâtés, édentés, démantibulés, essaient un visible effort pour se mettre en mouvement, mais ne produisent que quelques faibles claquements, semblables au bruit sec d'ossements qui s'entrechoquent... puis, quelques tintements discordants de clochettes folées !... Tout cela, un instant chevrote, tremblote, cabote, gigote... et bientôt rentre dans son silence et son immobilité !...

Le véritable reste de vie de cette vieille horloge s'est réfugié dans la naïve mémoire des populations de nos montagnes lyonnaises. Pendant les longues veillées d'hiver, autour de l'âtre, où brûlent d'énormes bûches, les vieilles femmes aiment à conter aux petits enfants les inexplicables faits et gestes du coq, de la colombe, de la Vierge, des anges, des cloches au carillon sraphique, des cadrans aux aiguilles merveilleuses !

Cependant, d'année en année, cette tradition se ternit dans l'imagination populaire et descend insensiblement vers les légendes séculaires de la Barbe-Bleue et de Gargantua !

Denis BRACK.

ART & VELOCIPÈDES

Je me trouvais dernièrement de passage à Valence, patrie de Championnet, du comte de Montalivet (1) et... des suisses (2) !

Je me promenais, en compagnie d'un de mes bons amis, sur le Cagnard, — un nom plein de couleur, n'est-ce pas ? — admirant les élégantes constructions qui s'élevaient à la place des anciens remparts, dont les derniers vestiges vont bientôt disparaître.

Tout en marchant, je priai mon ami de me mettre au courant des actualités locales.

— Les actualités ! exclama mon compagnon... mais il n'en est qu'une ici : le velocipède !

J'appris alors que, depuis deux mois, Valence était la proie de la velocipédomanie. C'est une furia, un engouement sans exemples. — Il s'est fondé un cercle fort élégant, le *Veloce-Club*, qui a pour objet le culte, voire l'amélioration de cet instrument. Les exploits

(1) Le comte de Montalivet, mort en 1823, était le père du comte actuel. Valence, dont il a été maire, se dispose à lui ériger une statue.

(2) Gâteaux, faits de pâte très-lourde, auxquels on donne la forme de bonshommes, et dont les Valentinoïis font une grande consommation, pendant la semaine sainte.

Feuilleton du Refusé

N° 24.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Le manuscrit de Lilia.

(SUITE)

Quand cet homme eut disparu au détour de la route, quand nous n'entendîmes plus le bruit sourd de ses pas, nous rentrâmes dans la maison ; mais mon père paraissait inquiet, et moi-même je dormis mal cette nuit-là.

J'eus des cauchemars terribles.

Le moindre bruit me faisait tressaillir, et plusieurs fois je me levai sur mon lit, croyant entendre marcher près de moi.

Mais c'était le vent de la montagne qui soufflait et qui ébranlait en passant les volets qui battaient contre les murs.

des velocipédeurs sont devenus la grande, l'unique préoccupation des Valentinoïis.

On me cita, au nombre des plus habiles, M. Tr. qui manœuvre son bicycle avec une rapidité vertigineuse.

Un pari, notamment, avait, durant de longs jours, servi d'aliment à toutes les conversations : ce pari, dont l'enjeu était de 100 louis, consistait à faire, en 10 heures, 72 kilomètres. — Or, cette distance venait d'être victorieusement parcourue en moins de huit heures !... et Valence était encore sous le coup de l'émotion produite par cet événement ; — émotion bien naturelle, que je partageai, comme il convient.

— Nous étions arrivés sur la place Championnet, où s'élève une gigantesque statue du général de ce nom, — et d'où la vue, s'étendant sur la plaine du Rhône, embrasse un des plus splendides panoramas que je connaisse.

— J'y songe, me dit à ce moment mon compagnon, puisque tu es amateur de peinture, il faut que je te conduise chez un de mes amis, qui possède quelques vieilles toiles, sur lesquelles il sera bien aise d'avoir ton opinion.

— Allons, répondis-je avec empressement.

Les tableaux en question étaient au nombre de cinq, — recouverts d'une épaisse couche de poussière, indiquant le peu d'intérêt que prenait à eux leur possesseur.

Dans le nombre, deux sollicitèrent immédiatement mon attention. L'un est un fort beau portrait, en pied, du duc de Lesdiguières, lequel me paraît avoir sa place marquée au musée de Valence.

L'autre m'avait frappé tout d'abord par l'importance de sa composition : mais lorsque, voulant l'apprécier en détail, j'eus, grâce à un peu d'eau, rendu momentanément à quelques parties leurs couleurs primitives, — je demeurai ébloui.

Cela avait un éclat que je ne soupçonnais pas.

Les objets les plus riches en coloration semblent avoir été réunis dans cette toile, qui mesure plus de 2 mètres de hauteur. — On y voit des vases, des aiguières, aux formes élégantes, rehaussées de ciselures admirables, fouillées par un pinceau d'une habileté extrême ; des fleurs, des fruits, un perroquet, un singe... que sais-je encore ?... Puis, se jouant au milieu de tout cela, des tentures magnifiques, dont les plis, très-sobres de lignes, présentent un grand caractère. Et, — de toutes ces couleurs multiples et chatoyantes, — rien qui détonne, rien qui nuise à l'harmonie, à l'unité de l'effet général.

Je n'ose me hasarder à mettre un nom au bas de cette toile, qui n'a pas de signature.

Ce que je puis dire, c'est que je la crois capable de supporter, sans pâlir, le voisinage du tableau de fruits de *Murillo*, — que possède notre musée, où il serait à désirer qu'elle pût également figurer.

Son propriétaire, — M. Dumas, avoué, place des Cleres, — serait disposé à s'en défaire.

Dans l'intérêt d'un chef-d'œuvre ignoré, j'ai cru devoir donner cet avis.

Paul Doux.

LA PÊCHE

PROSE RIMÉE

L'art de la pêche est un grand art,
Il est tout d'instinct et d'adresse ;
Qui le pratique est un vantard,
A l'ouïe l'oreille se dresse.

I.

Enharnaché de botte-en-cape, son panier garni d'asticots, un brave aux *Iles de la Pape* touche sans troubler les échos.

II.

Déployant ses engins de guerre, amorce et tient son arme au poing... Mais aujourd'hui « ça ne mord guère » et lui d'aller toujours plus loin !

Enfin, le jour parut.

Aussitôt que sa lumière d'argent glissa dans ma chambre, j'appelai mon père.

Il accourut.

Mais il était pâle, et ses yeux paraissaient rougis par l'insomnie.

Il m'embrassa, me prit dans ses bras et me regarda longtemps sans me parler.

— A quoi donc penses-tu, père ? lui demandai-je. Est-ce à l'homme noir d'hier ?

— Quel homme, mon enfant ?

— Tu sais bien, celui qui avait ce grand manteau, et qui a descendu en riant et en tournant plusieurs fois la tête de notre côté ?

— Ah ! oui... cet homme... Non, mon enfant, non, ce n'est pas à lui ; mais il faut que nous partions, que nous quittions l'Espagne.

Quitter l'Espagne ? Pourquoi donc ?

— Parce que je ne suis plus en sûreté ici.

Je lui jetai mes bras autour du cou :

— Nous irons où tu voudras, lui dis-je.

Deux heures après, nos préparatifs étaient faits et nous nous mettions en route.

Pendant un mois, nous errâmes de montagne en montagne, nous arrêtant le jour dans quelque auberge solitaire pour prendre nos repas et nous reposer.

La nuit venue, nous repartions.

Quand j'étais lasse ou que le cheftain devenait plus

III.

Par une manœuvre constante — cinq heures durant, sans broncher — d'un appât l'offre gigottante décide une carpe à *bicher*.

IV.

Donnant la piquée artistique — ah ! que n'avait-il des témoins ! — La pièce était — c'est authentique — du poids de vingt kilos... au moins !

V.

La bête s'agite à l'air libre... il allonge son filon... Mais, hélas ! perdant l'équilibre, dans le Rhône il tombe « à bouchon »...

VI.

Notre pêcheur, à la dérive, est recueilli dans un bateau ; puis on le ramène à la rive. Ma foi, ce n'était pas trop tôt.

MORALE.

Pêcheur à la ligne intrépide, suis ces recommandations : éviter le courant rapide et fuir les contraventions.

L'ACCEPTÉ.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

La plupart des journaux contiennent de fort jolies variations sur ce thème un tantinet usé : le printemps, le joli mois de mai. Pour moi, — de même que l'automne est, particulièrement, l'époque des discours et autres brouillards de rentrée, — le printemps est, par excellence, la saison des giboulées, des hannetons, et des chats en... voix ; toutes choses qui me paraissent peu propres... à être chantées.

Vous trouverez bon que je ne donne pas ma note dans ce concert.

Le *Bonhomme Normand* a une teinte de réalisme qui m'est bien chère.

Ecoutez-le parler de la foire de Caen —

Où de bonnes mères de famille vont dissiper, à la loterie, un argent avec lequel elles feraient mieux d'acheter du pain à leurs enfants ;

Où nos jeunes débraillés s'adonnent complaisamment, devant les toupies hollandaises, à des études plastiques favorisées par la foule et l'obscurité ;

Où les cocottes de l'avenir s'essaient au trottoir de la galanterie ;

... Tandis que s'élèvent, de partout, les cris stridents des gosiers qui beuglent : ... *Voyez la veinte !*...

Et les curiosités ?...

A côté de deux femmes colosses, Vénus lippues poussées dans la Lorraine, et se faisant appeler *belles Normandes*... « dignes de la visite des dames, des demoiselles, des enfants et des sociétés ecclésiastiques... » — s'étalent deux êtres dont la difformité inspire des idées sombres, comme la vue d'un enfant mort-né...

C'est sur une affiche annonçant un... monstre de ce genre, que je me rappelle avoir vu la phrase suivante :

Le nec LE plus ultra !...

étroit ou paraissait dangereux, mon père me prenait dans ses bras et me portait en me parlant à voix basse.

Un soir, nous venions de descendre une côte, et tout à coup nous aperçûmes devant nous un grand ruisseau qui devait être profond, car l'eau courait en bouillonnant.

Il fallait cependant le traverser ou revenir sur nos pas.

Sur l'autre rive, on voyait dans la nuit noire de petits points rouges qui tremblaient au vent, probablement les feux de quelques pâtres ou les lumières du village le plus rapproché de nous.

Mon père, après m'avoir embrassée, s'enfonça dans l'eau.

J'eus peur, et je me serrai de toutes mes forces contre lui...

Puis, je fermai les yeux.

Mais je sentais bien que nous enfonceions toujours. Tout à coup je poussai un cri.

J'étais dans l'eau !

Mon père s'arrêta.

Devions-nous avancer encore ?

Il n'osait.

Il s'écoula alors une minute d'anxiété terrible.

Je frissonnais de tous mes membres et mes dents claquaient.

Papa, je t'en prie, m'écrit-je, n'allons pas plus loin !

Le même journal publie — sans rire — un arrêté du maire de Caen, relatif aux chiens errants, — qui se termine ainsi :

... Informe ses concitoyens que tout chien trouvé dans les rues de la ville, sans être tenu en laisse ou muselé, sera saisi, mis en fourrière et abattu, — sans préjudice (!) des peines de police.

Comme l'abattement doit régner, après un semblable arrêté, parmi la gent canine !

Il se fonde à Marseille un nouveau journal démocratique, sous le titre de *L'Ami du peuple*, qui aura pour rédacteur en chef A. Royannex, actuellement sous les verrous.

On ne connaîtra jamais les trésors de tendresse renfermés dans le cœur d'une épouse fidèle. Son sourire est un présent du ciel, la bénédiction du foyer ; sa résignation dans le malheur relève le courage abattu et fait oublier les peines et les soucis du lendemain.

(Le Petit Marseillais).

Oui... mais y a-t-il des épouses fidèles ?...

N'est-ce pas dans le *Courrier de Lyon* du 30 avril que j'ai lu cette phrase :

« ... ce rôle qu'il a créé LUI-MÊME. »

Calino en a commis de plus mauvaises.

La réunion annuelle de MM. les notaires de l'arrondissement de Lyon a eu lieu jeudi.

Après avoir oui, à Saint-Georges, une grande messe à triple carillon, ces honorables officiers ministériels ont grimpé à leur donjon du Gourguillon pour y banqueter.

Par une sage précaution contre tout abus de l'esprit, on avait affiché, dans la salle du festin, les prescriptions suivantes :

Art. 1. Défense de faire des mots. Que celui qui a envie de faire *des mots file*.

Art. 2. Il est interdit de se *boissonner*.

Art. 3. On ne boira *qu'aux frais*.

Il n'est rien tel que les grandeurs pour faire les courtisans ?

Un monarque est né d'hier à peine, que déjà la flatterie vient ramper sur les marches de son trône.

Exemple la supplique suivante adressée mercredi dernier à Sa Majesté Charles VII, par l'honorable corporation des commissionnaires de Caen.

« Caen, le 18 février 1868.

« Monsieur, Les commissionnaires de la ville ont l'honneur de vous présenter ce bouquet de fleurs, à l'honneur du si beau rôle de Charles 7 que Monsieur l'officier à bien voulu accepté pour demain le jour de la cavalcade, dont Monsieur en sera le digne représentant.

« Sest pour-quoi que nous aurions cru manquer à notre devoirs si nous étions pas venu présenter nos respects à Monsieur, qui est digne de tous mérites et donc nous sommes délégués par dissipation de sympathie.

« Nous finissons notre lettre

« en saluant Monsieur de tout notre cœur.

« Nous sommes tous dévoués serviteurs pour la vie. » Peste, mes mignons !... Votre ambition irait-elle donc jusqu'à la croix... puisque vous êtes déjà médaillés.

(Bonhomme-Normand).

L'empereur du Japon avait eu à se plaindre de l'un, de ses officiers, lui envoya ce fameux sabre avec lequel les Japonais ont coutume de s'ouvrir le ventre.

Mais, pendant que je parlais, il s'était mis à marcher.

— Nous sommes sauvés, Lilia, me dit-il, du courage !

En effet, nous n'enfoncions plus, et au bout de cinq minutes nous arrivâmes à terre.

— Saute, me dit mon père.

Je glissai de ses bras et il me tendit la main pour continuer notre route.

Mais il ne pouvait marcher.

— Qu'as-tu, père ? lui demandai-je.

— Ce n'est rien, me répondit-il, je me suis blessé les pieds sur les pierres.

— Reposons-nous un instant.

Il s'assit sur un tronc d'arbre renversé, et je pris place à côté de lui.

Il étanchait avec son mouchoir son sang qui coulait, et je le regardais en pleurant.

— N'aimes-tu bien, Lilia ?

— Oh ! oui, père !

— Bien vrai ?

— Oh ! oui, bien vrai !

— Et si je mourrais, que ferais-tu ?

— Je mourrais aussi, père.

Il m'attira violemment à lui et m'embrassa.

Puis il y eut entre nous un long silence.

Il semblait rêver.

Comme cet officier avait un grade élevé et avait donné jusque-là de la satisfaction à son souverain, celui-ci, pour atténuer autant qu'il lui était possible l'effet de cet ordre désagréable, lui envoya, par son premier ministre, un de ses sabres particuliers orné de diamants.

L'officier reçoit le sabre en question. Il sait ce qui lui reste à faire et la façon de s'en servir.

Après avoir considéré avec respect l'instrument de son supplice, il sort de sa maison avec tranquillité, va sur le port, monte à bord d'un navire français en partance pour le Havre, fait une heureuse traversée et arrive à Paris, où il vend son sabre de déshonneur à un bijoutier, moyennant 160,000 fr., qu'il est en train de manger joyeusement. (La Scène de Genève).

Le jeune La Trémouille se battait au collège avec un de ses camarades et n'avait pas le dessus.

Sais-tu bien, dit-il à son condisciple, que je suis le fils d'un duc ?

— Quand tu serais le fils d'un roi, répond le moutard, je ne taperais pas plus fort.

Questions indiscrettes.

POURQUOI les grands journaux publient-ils des annonces ainsi conçues :

ENCENS SUPÉRIEUR LITURGIQUE.

approuvé par NN. SS. les évêques de... etc..., le 1/2 kilogramme : simple, 3 fr. ; fin, 6 fr. ; superfin, 10 fr.

POURQUOI, si j'étais un saint quelconque, n'aurais-je pas le droit d'être vexé si l'on m'encense à 6 fr. le kilog., tandis que mes confrères sont encensés à 12 et 20 francs ?

POURQUOI y a-t-il plusieurs qualités d'encens ?

POURQUOI le *Salut public* donne-t-il à croire que le jeune homme d'un âge mûr qui cherche une place... dans les annonces... a de 25 à 97 ans ?

POURQUOI M. Ch... annonce-t-il dans le même journal qu'il vend de l'huile minérale pour l'éclairage et du pétrole *inflammable* ?

POURQUOI lorsque le pain est chaud l'appelle-t-on pain frais ?

POURQUOI M^{lle} X... du Casino, est-elle toujours garnie d'un bouquet sur la scène ?

RÉPONSE DE M^{lle} X...

Mecieu,

Vous zête zinc iscrate, mais saché que le bouc émissaire de contenance.

POURQUOI lorsque l'on demande au garçon du café s'il a le *Temps*, ce garçon vous répond-il « Ça dépend ; pourquoi faire ? »

Moi, j'écoutais, pensive, le bruit des flots qui venaient expirer sur le rivage.

La nuit maintenant était moins sombre.

La lune, qui cherchait à se dégager des nuages qui l'environnaient, jetait un peu de sa clarté dans les ténèbres.

Des parfums inconnus arrivaient jusqu'à nous.

Une petite brise douce murmurait comme un chant céleste entendu dans un rêve.

Quelquefois un coup de sifflet aigu réveillait les échos, sans doute un signal de contrebandiers.

Et dans le lointain les chiens qui gardaient les fermes aboyaient.

Je pourrais dire encore aujourd'hui toutes les pensées qui vinrent m'assaillir.

Je pensais surtout à ma mère.

A ma pauvre mère que je n'avais jamais connue.

Où est-elle ? me disais-je.

Que fait-elle ?

Mon père ne m'en a jamais parlé.

Pourquoi ?

Et remontant dans le passé qui avait été si triste, je me disais que l'amitié de ma mère m'aurait été bien utile, et que son affection m'aurait rendue bien heureuse.

Et je pleurais.

De grosses larmes s'échappaient de mes yeux et de gros soupirs soulevaient ma poitrine.

POURQUOI lorsque l'on demande à ce même garçon le journal *la Liberté*, répond-il invariablement : « Elle est en main ? »

POURQUOI la *Liberté* n'est-elle jamais libre ?

POURQUOI au Grand-Hôtel à Lyon met-on des affiches de théâtre, et pourquoi devant ces affiches y a-t-il un factionnaire qui vous dit : « Circulez ? »

V. COLLO.

Je me donne à moi-même le coup de ciseaux de la fin :

Entre deux bouts coupés, — à Bellecour :

— Ça !... le mari de la jolie M^{me} X... ?

— Précisément, cher !

— Mais il est tout contrefait, le malheureux !

— Allons donc ! Moi je trouve qu'il a un port de... ! renne !

PENNY.

THÉÂTRES

Paris.

La semaine a été fertile en nouveautés ; quatre ou cinq théâtres ont renouvelé leur affiche.

Au Vaudeville : *Les loups et les agneaux*, comédie en 3 actes de MM. Crisafulli et Léopold Saplcaux.

Au Gymnase : *Le chemin retrouvé*, comédie en 4 actes de MM. Louis Leroy et Régnier.

Aux Folies Dramatiques : *Les plaisirs du dimanche*, pièce en 4 actes de MM. Henry Thierry et Paul Avenel.

A la Gaîté : Reprise des *Bohémiens de Paris*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Dennery et Grangé.

Il y avait certainement de bonnes intentions dans la pièce représentée au Vaudeville, mais les bonnes intentions ne suffisent pas, en matière de théâtre surtout.

Dans cette comédie, rien ne tient, rien n'est établi ; tout est à peine ébauché, les auteurs oublient leur point de départ, perdent de vue leur but.

D'esprit, fort peu. Il n'y a eu qu'un mot de remarqué, c'est celui-ci : — Un mari diète à son secrétaire une lettre commençant par ces mots : *Madame, votre mari vous trompe*. Est-ce une circulaire, demande aussitôt celui-ci habitué à écrire à des actionnaires.

Le chemin retrouvé a eu au Gymnase un sort bien différent ; la pièce a parfaitement réussi, quoiqu'en dise M. B. B. de la *Petite Presse* ?

Trompée par son mari pour une drôlesse qui n'a ni sa jeunesse, ni sa beauté, Mme d'Augerolles veut à son tour commettre une faute qui rende la partie égale, elle veut appliquer à son mari infidèle la peine du talion. Elle est heureusement sauvée par le dévouement d'une amie, Mme de Barsanne, au moment où sa première inconscience va mettre deux hommes en face, le mari et l'amant, l'épée à la main.

Mais madame de Barsanne a elle-même autrefois commis une faute ; la loi l'a séparée de son mari et privée de sa fille, qu'elle a confiée aux soins de son père. M. d'Augerolles est sur le point d'opérer un rapprochement entre les époux de Barsanne ; la nouvelle équipée de madame de Barsanne le fait revenir sur son bon mouvement et il se refuse à plaider auprès de M. de Barsanne la cause d'une femme si évidemment compromise. Madame d'Augerolles apprend la nouvelle décision de son mari, et la voilà, pour le bonheur de

— Elle est morte peut-être, pensai-je.

Et alors, levant les yeux au ciel pur de tout nuage et où des milliers d'étoiles étincelaient, je me dis :

— Elle est là-haut qui me voit, qui prie pour moi, pour nous !

Et ne pouvant plus maîtriser l'émotion qui me gagnait, j'éclatai en sanglots, la tête dans mes mains.

Mon père s'approcha vivement de moi.

— Qu'as-tu, mon enfant ? tu pleures ?

Je lui dis pourquoi.

— Console-toi, me dit-il, ta mère n'est pas morte, tu la verras.

Je jetai un cri de joie.

— Un jour, poursuivit-il, je te raconterai tout ce que ta destinée a d'étrange. Quand tu auras dix-huit ans, quand tu pourras mieux me comprendre, je te ferai l'histoire de ta vie, de celle de ta mère et de la mienne. Tu sauras alors pourquoi je fuis proscrit, tu sauras pourquoi ta mère qui vit n'a point veillé sur toi. Ne l'accuse pas encore, ne m'accuse pas non plus d'avoir fait ton malheur et de te rendre la vie si lourde à l'âge où d'ordinaire elle est si légère et si douce... Attends, attends de tout savoir et de pouvoir tout juger.

— Père, lui dis-je, parle-moi de ma mère.

— Plus tard, mon enfant, me dit-il à voix basse, plus tard.

celle qui l'a sauvée, obligée d'avouer à M. d'Augerolles qu'elle était cachée chez M. de Laverda, lorsque madame de Barsanne s'est sacrifiée pour elle.

Si le fond de la pièce n'est pas absolument nouveau, le sujet a été admirablement traité : les scènes sont bien découpées, l'attention excitée, l'intérêt soutenu.

M. Régnier a apporté son sentiment de la scène, son expérience du théâtre, M. Louis Leroy tout son esprit. Le succès a été très franc.

La pièce a été parfaitement interprétée par MM. Landrol et Berton, mesdames Pierson, Mélanie, Pasca.

MM. Henry Thierry et Paul Avenel ont voulu démontrer dans les *Plaisirs du dimanche* que l'infidélité conjugale n'est pas permise.

Le public a pris plaisir aux cascades de cette pièce bruyante. Quand l'intrigue faiblit, des couplets, et après les couplets un déhanchement général. La pièce est parfaitement montée et très-bien jouée par tout le monde. Si toutes les bonnes d'enfants ressemblaient à Mlle Berthal, on s'engagerait tout de suite.

Pour E.-A. Spoll empêché :

Gustave LEBLOND.

Lyon.

Théâtre des Célestins. — M. GEOFFROY.

Encore trois semaines et la clôture de l'année théâtrale étant un fait accompli, nous aurons à nous prononcer sur les nouveaux artistes qui nous seront présentés par M. d'Herblay. Mais en attendant le moment solennel et d'ordinaire assez fructueux des débuts, il fallait absolument doubler, sans trop de déficit dans la caisse, le cap dangereux des premières chaleurs, en ramenant le public au théâtre et en le renvoyant satisfait.

M. Geoffroy a été chargé de faire ce miracle.

Profitant donc d'un congé, l'artiste aimé du Gymnase et du Palais-Royal est venu chez nous ressusciter ses plus charmantes créations, auxquelles il a ajouté quelques-uns des meilleurs succès du bon vieux temps, tels, par exemple, que *le Père de la débutante* et *le Bourgmestre de Saardam*, et nous l'avons accueilli comme une ancienne connaissance qu'on est heureux de revoir.

Sobre de gestes et réussissant à merveille ses effets, quoiqu'il s'abandonne presque toujours à l'inspiration du moment, M. Geoffroy est dans tous ses rôles d'un naturel exquis.

Autant de pièces qu'il joue, autant de types différents et variés. Cependant je lui reprocherai de charger un peu le dialogue et de profiter de la bonne humeur du public pour édicter quelques traits qui ne sont pas toujours heureux, et qui loin d'augmenter l'effet, ne font au contraire que l'amoinidir.

De leur côté, les artistes lyonnais le secondent avec beaucoup de verve et d'entrain. Dans *Une Corneille qui abat des noix*, l'une des plus spirituelles comédies de Barrière, MM. Belliard, Luco, Martin et Lecomte obtiennent, en compagnie de l'artiste en représentation, un succès de fou rire que M. Luco a le tort de partager. Je ne parle pas de Mmes Meyer et Prévieux qui jouent de très-bonne grâce des rôles sacrifiés, mais je ne dois pas oublier de constater l'intelligence avec laquelle Mlle Clarisse a composé le rôle de l'amazone Alexina. C'est une occasion qui se présente trop rarement pour que je ne la saisisse pas.

Dans *la Poudre aux yeux*, comédie de Labiche et Edouard Martin, citons à côté de M. Geoffroy, M^{me} Michon, amusante dans le rôle de M^{me} Ratinois, ainsi que M^{me} Ballauri qui joue avec beaucoup de vérité M^{me} Malingeart, et n'oublions pas M. Martin qui ne savait pas suffisamment son rôle et qui a le défaut, — depuis longtemps d'ailleurs — d'être trop souvent le même.

Dans *le Voyage de M. Perrichon*, l'ensemble est bon, — ce qui est quelque chose, — mais je n'ai remarqué, avec M. Geoffroy, que M. Train, que le Gymnase nous enlève à partir du mois de mars prochain et qui a joué avec beaucoup de naturel et d'humour le rôle de Daniel Savarès.

A bientôt *la Cagnotte*, les *Socrisses de l'amour* et *l'Héritage de M. Plumet*.

VICTOR CHAUVET.

Et il se leva.

— Donne-moi la main, ajouta-t-il, pour m'aider à marcher.

Je pris sa main et nous nous remîmes à marcher lentement, nous arrêtant souvent pour lui laisser reprendre des forces.

Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes à l'entrée d'un petit village.

— Il est impossible que je puisse marcher plus longtemps, me dit mon père, nous allons passer la nuit ici, et demain soir j'espère que nous pourrons continuer notre chemin.

Nous frappâmes à la première maison qui se trouva devant nous.

Personne ne répondit.

Nous frappâmes de nouveau, plus fort, et cette fois, une petite fenêtre, située au-dessus de la porte, s'ouvrit, et une vieille femme parut, la tête enveloppée dans un grand foulard jaune qui lui servait de coiffure.

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? demanda cette femme.

— Nous sommes des voyageurs harassés de fatigue, répondit mon père, et nous demandons un abri.

— Tant pis pour vous, dit la vieille, si vous êtes harassés, mais ce n'est pas ici une auberge... Adieu ! Que la Sainte-Vierge vous assiste !

Et la vieille, après s'être signée, referma brusquement la fenêtre.

Cadio, ce roman de George Sand autour duquel s'est fait tant de bruit, lors de sa publication dans la *Revue des Deux Mondes*, vient de paraître en un volume à la librairie de Michel Lévy frères. Des scènes pleines de mouvement et de passion, des situations et des péripéties émouvantes, des caractères originaux et vrais dessinés par une plume magistrale, tels sont les éléments de succès que présente cet ouvrage, dans lequel sont retracés avec une grande élévation d'esprit et une rare impartialité les dramatiques épisodes des guerres de la Vendée. En brochant sur ce canevas historique, l'illustre auteur du *Marquis de Villemer* a fait une de ses œuvres les plus saisissantes et les mieux réussies.

E. A. S.

Publication de E. et F. PACHE et Marc DEFFAUX
ÉDITEURS, 164, RUE DE RIVOLI, A PARIS

HISTOIRE ANECDOTIQUE

illustrée

DE LA

RÉVOLUTION DE 1848

PAR

MM. JULES LERMINA, ÉMILE FAURE & E.-A. SPOLL

Liberté ! voilà le premier et le dernier mot de la philosophie sociale.
P.-J. PROUDHON.

L'histoire anecdotique de la Révolution de 1848 est publiée en 200 fascicules environ de 8 pages chacune, et formera deux magnifiques volumes illustrés.

Les livraisons paraissent régulièrement le MERCREDI et le SAMEDI de chaque semaine.

PRIX DE LA LIVRAISON : 10 CENTIMES

Par fascicules de cinq livraisons, avec couverture : 50 CENTIMES. On peut souscrire à l'avance pour dix, vingt, trente ou quarante fascicules en envoyant à MM. PACHE et DEFFAUX, éditeurs, 164, rue de Rivoli, un mandat-poste de 5, 10, 15 et 20 francs.

Les souscripteurs recevront gratuitement :

1° Les livraisons qui paraîtront au-dessus du nombre de 200 annonces.

2° Un index complémentaire et chronologique de tous les faits de la Révolution de 1848.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE A LYON,

au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger.

VIENT DE PARAÎTRE

A Paris, chez E. DENTU, Galerie d'Orléans (Palais-Royal).

A Lyon, Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

PAR

TONY RÉVILLON

Un beau volume. — Prix : 2 francs (franco).

A PARIS, chez GARNIER, rue des Saints-Pères, 6.

A LYON, chez MERA, rue Impériale, 15.

BLUETTES ET CROQUIS LYONNAIS

PAR

FRANCIS LIROSSIER

3 fr.

Pour les autres départements, envoyer un mandat à l'adresse du *Salut public*.

CLOSERIE DES LILAS

Bal tous les Dimanches, Lundis et Jendis.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERG.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 44

Je ne pus m'empêcher de pleurer.

— Du courage, Lilia, me dit mon père, tous les gens ne sont pas méchants ; j'aperçois là-bas une autre lumière qui brille, viens, allons-y.

Au premier coup la porte de la cabane s'ouvrit.

Un jeune garçon habillé de velours vert et la taille serrée dans une large ceinture de laine rouge, parut.

— Je suis blessé, dit mon père, et mon enfant tombe de fatigue, voulez-vous nous loger ?

— Entrez, répondit le jeune homme.

Nous le suivîmes.

Il nous fit traverser une petite salle basse où deux hommes à longue barbe fumaient leurs cigarettes assis sur des escabeaux et le dos appuyé contre le mur, tandis qu'une jeune fille s'amusa à sculpter avec un couteau des noix de cocos.

Puis il poussa une porte et nous dit :

— Voici votre chambre ; si vous voulez souper, l'ôte va vous servir.

(La suite au prochain numéro.)

L'Edition illustrée du *Courrier de Lyon*, qui est en vente au bureau des journaux, rue Tupin, est la seule donnant le texte exact de ce grand drame judiciaire.

L'ouvrage complet se vend 75 c. (franco).